

## **AVEC AGENOUILLEMENT DES IMMOBILES**

- 20 Février 2010

### **En Hommage à Gatien**

- ❖ **E1**     *C'était un voyage  
De connaissance par les fins  
L'inspiration était soleil  
La lumière brûlante  
On trouvait l'aube  
Midi  
La conscience transparente  
L'intimité du monde  
L'histoire de sa chaleur*
  
- ❖     Sous la montagne ardente de froid,  
Reste échoué des forêts,  
Troupeau finissant des arbres,  
Sous la pierre nue, l'aube droite.  
Le jour entre comme un cri  
Dans la vallée d'ombre courante  
Et la bataille des oiseaux.  
La pierre parle sous le pied,  
Les arbres écoutent.  
La montagne fait mémoire
  
- ❖     Au réveil sont les fées, les fontaines en jeu, le pavé humide.  
La peau de toutes les pierres est l'œuvre de la pluie,  
Et le vent rebrousse : les branches riches de feuilles, la peau, les mèches et les rêves, il les appelle. La fraîcheur vient à plein visage, inonder.  
Le monde est dépourvu d'hommes, il n'y a que les pierres qui méditent, le temps à la nage.  
Le lac intérieur qui veut naître, l'enfant que l'on a fait mentir.  
Avec le vent, toute une part de la vie s'envole comme des floppées d'oiseaux ; le cœur se serre au regard de l'espace.  
  
*La douleur, le froid, la beauté.  
Le marcheur avance, l'amour est.*
  
- ❖     Ce que l'esprit parcourt,  
Cette misère qui fait imaginer, nu comme un concept,  
Et d'un érotisme glacé,  
Est le temps de l'hivers,  
Sa nature de durée gelée  
Où vient se reconnaître le vide,  
La traversée sans souffle  
De l'homme qui sait ce qu'il sera  
Qui le sait,  
Isolément, de toute blancheur.

❖ **E2**     *Outre les signes  
 Outre les êtres enflammés parfois dans les grandes roues  
 Je me demande  
 Pourquoi nous sommes en vie  
 Pourquoi nous précipitent les puits de l'esprit.  
 Quand nous nous retrouvons  
 Comme pour nous reprendre à un néant  
 Atablée au ciel  
 Celui de notre mort  
 Les instants étalés à rien  
 La mémoire qui boit.*

❖ L'hébétude sacrée d'un serpent de contre-soleil,  
 La faim de fumée dans les écumes idéelles,  
 La sécheresse où la tribu réengourdit la bouche,  
 La sécheresse aidée des mouches sans force.  
 L'irrigation incendiaire gondole aux conduits parfaits.  
 La seule eau, qui, dans le poumon, pèse en scorie du beau mercure.

La pierre a volé dans le plein soleil

***L'air incroyable, l'étoffe étouffante, la terre-soif, l'être-statue***

La tribu de la poussière soufflant l'énigme asphyxielle,  
 Le souffleur d'images, à l'œil de toutes les audaces,  
 La pollinisation des yeux, à des chaleurs stridentes d'or,  
 Le laisser-mourir érotique.

***L'air incroyable, l'étoffe étouffante, la terre-soif, l'être-statue***

❖ Mon visage  
 J'en ai fait un voile  
 Et je l'ai laissé  
 Au besoin de pendre.  
 Blanc de neige.  
 Les arbres me sauvent le corps  
 Le temps que mon âme tombe.  
 Mon esprit  
 Comme une main qui délire  
 Et tressaute vers le sang à livrer.  
 Il s'étend parmi les baraques.  
 Les hommes jettent la vie à plat  
 Comme un climat.  
***Et le blanc saisit  
 La fête de la mort.***

❖ Ce mélange de force et de fragilité qui éclate à soi même dans le matin heureux,  
 gratitude et cicatrice, et retombe dans l'amour comme une fontaine de chair, comme  
 un enfant rêveur, comme un homme immense qui s'est réfugié, comme un amant parti  
 caresser des fleurs du bord des lèvres, comme un homme mort qui a pris une grève  
 pour amour.

- ❖ Il y a toujours un golfe de tristesse affreuse parce qu'en toute chose où l'amour paraît, la vie est entrevue entière, et rien ne se pouvant saisir.  
Le royaume n'est peut-être que l'entrée du royaume.  
Le monde semble une chute en visions. Cette splendeur ayant lieu, le monde s'ébouyant en lui-même, et malgré tout ce que cela comporte de vérité, il ne demeure pas de connaissance. Le présent est déjà repris dans l'éternité, la vérité immolée dans le mystère.  
***A la crête solaire, l'homme est en flammes.***  
Une immobilité manque à cette magie.  
Et encore... que peuvent ces mots ?  
Déchirants, nous perdurons et sommes en annihilation dans la béance de cette splendeur... il n'est pas de nom qui ne lui soit lacunaire.  
Sans que cela nous soit pour autant possible.  
Qui danse des contours, sorte de hasards lécheurs, nommer reste comme une flamme qui rie.

- ❖ Le langage symbolique des images et des êtres  
S'accompagne d'une douce tristesse  
Car il est la voie d'une solitude  
D'un mystère et d'un abandon – effroyables.  
Terreur d'amour,  
La terreur de l'aperçu  
Initie la chute  
En un monde qui ne se recouvre que d'illimité  
Et dont les êtres se cotoient  
Comme des rubans,  
Des veines d'encens et de couleurs, intimes et lointains ;  
Et la terreur met des années  
A se comprendre une première fois,  
La générosité du mystère  
Excédant nos premiers amours.  
Avant que, sans rien perdre de ses attributs implacables,  
Il nous fasse habitables  
A notre nature de le recevoir  
En son intègre spacialité  
A quoi nous sommes devenus possibles.

- ❖ Je suis  
Reluisant du stupre imminent  
Dans le jardin de chiendent jaune  
Jardin né d'un divorce passé sous silence  
Jardin d'ennui qui est une nation  
Stérile et tissée de promesses.  
Ses végétaux sont des mirages,  
Ses insectes, des prophètes.  
Entre la haie qui maudit et la haie qui murmure,  
Entre les quatre arbres qui rejettent et attirent,  
L'annonce d'un pays.  
Ce jardin s'énonce lui-même, est son propre reflet, sa propre promesse.  
Il y a là un rêve de voyage, un rêve de sagesse, un rêve de mémoire, un autre de pornographie, et l'indénombrable myriade de leur dissolution.  
Ces rêves, ils font se décomposer l'air, ils font des sanglots à la sécheresse, des espoirs à l'herbe morte,  
Mais ils font aussi  
De l'herbe morte aux espoirs, des sécheresses aux sanglots, de l'air à immobilement décomposer.  
Un jardin au jardin.  
C'est un écho,

Le fond d'une respiration,  
 Une détonation faite silence.  
 Là, la caresse des cyprès immangeables, un plumeau qui meurt de sommeil, et l'herbe où s'allonger est impossible.  
 Pourquoi?  
 Je ne sais.  
 C'est le jardin de la durée.  
 Quel jouet, quel anneau y ai-je oublié?

- ❖ Je me rappelle.  
 Moi le vivant  
 Je suis aussi l'enfant des cercles de la mort,  
 Des vœux de la faim noire,  
 J'ai aussi pour mère  
 L'inclusion, l'erreur,  
 La recherche au trou.  
 Je suis aussi  
 Des narrations versées derrière l'horizon  
 Des fins de règne, des cieux aux couleurs improbables,  
 Je suis aussi  
 Des langages qui ne sont pas  
 Des mots qui ne deviennent pas  
 Des hybrides  
 Des choses cachées comme des monstres  
 Adorés à la lumière des miroirs.  
 Je suis des poussières  
 Je suis des silences  
 Des pauvres qui courent sans fin  
 Pauvres qui courent sans fin.

***Toujours l'infime est la porte de ce qu'il y a de plus grand.  
 Nous avons tant de mal à croire  
 En ce mystère qui nous donne tout  
 Et nous fait mal et bien comme l'emprunte notre route.***

- ❖ Que ce qui est ne va pas de soi  
 Que notre vision de la réalité demande à être élargie  
 Qu'il y a en droit de la place pour tous  
 Que l'erreur existe  
 Tel un certain type de solitude  
 Un décentrage du cœur de la vie  
 Ce dont la torpeur au réveil donne un indice de vérité  
 Une séparation primordiale  
 Notre proximité aux horreurs de la guerre  
 Pourquoi nous allons y chercher.
- ❖ La présence de l'acte de bourreau. Il demeure avec nous dans le monde. Jamais nous ne saurons l'exclure. Il demeure, comme un mystère, pour l'écho d'autres mystères, devoirs, utopies, eux-mêmes rencontrant leurs limites par la nature d'aimer et d'être libre. Et bien que tant de connaissance de cet être libre, allant sa pente de rencontre, à la propre aisance de sa nature, ce présent immense parfois connu et solvant de tout, cet acte demeure avec nous, et

nous effare de nos rôles possibles, des aplombs impensables à ce qui se chérit. Et l'homme dont le cœur, ignorant comment, a connu tout cela, emmène sa famille sur les routes, ce fil blanc, la plus haute crête de son amour, le volatil amour, par les routes pluvieuses, à l'heure enjouée du soleil en retour, sur les routes, sa carriole et son cœur, et chaque jour se sent, faible, ma famille, je vous aime, et remercie le ciel.

- ❖ La volonté flue dans les feuilles  
Au vent qui ne leur veut plus rien,  
Sur les graviers où tu t'accueilles  
Avec un soubresauts terrien.  
La volonté flue dans les feuilles.
  
- ❖ Neige à mort sur la garrigue. Les cynorrhodons ont un temps sans en avoir. Leurs squelettes faiseurs de terre cousent la pierre tumultueuse, le désordre recueilli. Un corbeau sans intention s'envole imperméablement, et de ses pattes s'émettent des copeaux vivants de neige. Le brouillard avale l'air librement. Rien de même aigu ne bruit tout à fait hors de lui. Courant comme un éreinté ou feutrant du pas le prolongement de l'air, la vivacité identique. J'ai un hélicoptère au cœur, un train, une bombarde, une aciérie, une canicule égareuse. Le jour tend mon cuir à tout rompre. Le soleil ne cesse pas et me bouffe en nourrissant. L'amour fait feu. La surprise ne trouve pas d'écho. La vague ne retombe pas. Le sanglot ne parvient pas. La vénération laisse ça et là des totems et des statuaires possibles en inanition. Quelque chose suffoque de la vastitude. En même temps, l'amour premier, originaire, qui s'entend encore, étendu à la neige, au chardon. Bien sûr c'est Dieu mais ce n'est encore rien dire. Bien sûr c'est elle mais c'est comme Lui. Sauf que je suis perdu, je suis une explosion sans rien, sans structure, sans plus de force qu'exploser, sans squelette durable. En agonie au froid de l'air. Un instant c'est succomber. J'aime et mon bol d'étoiles m'aspire. J'aime et depuis le début j'aurais pu ne faire que pleurer. Ça serait revenu au même. Ce n'est qu'un déluge de joie, une furie de lumière, des larmes qui écrasent les yeux, des fraîcheurs, des matins à fendre les poumons. C'est pareil et au milieu de la terre je pleure et je hurle et je ris, et je me fais le soleil et le brouillard me fait et la neige fait l'oiseau, et surtout le vide et l'amour se font, et l'abîme fait l'abîme.  
A présent c'est le hurlement, le silence, la neige et l'amour, l'homme qui s'écroule, trucidé par le plus doux rayon fumant. Oui, depuis le début c'est égal, ce n'est qu'une crise de larmes, que des spasmes pour ovation. O ! si je retombe, je le tenterai de nouveau, je le sais, si l'ouragan sublime laisse un peu mon corps désuspendu. C'est comme si j'espérais ça. Je ne peux rien, l'amour ne laisse pas, le soleil ne le peut pas plus. Dieu ! Je ne peux plus sans toi, et je ne peux plus avec toi ! Je te supplie, apaise ton amour, je te supplie, et ne le laisse pas ne pas croître à la folie ! Encore, encore, écrase moi dans ta beauté.
  
- ❖ L'amour qui a été embrasser la beauté  
Les confins sombres de la terre,  
Il en a ramassé l'image  
Au lieu noir de sa faim.  
Où s'est refermé un sommeil de mémoire.  
-Celle de tous les mondes.  
Aux fins de ce que peuvent les mondes  
Et que plus rien n'interrompra.

*Juste un corps quelque part  
Un homme debout et qui marche, qui s'éloigne*

- ❖ **EURYTHMIE MUSICALE**

**GATIEN**

- ❖ OÙ la lumière veut aller  
 J'éclate une part du secret  
 L'obscur imposition de l'ange  
 La toile noire  
 Un ciel mental  
 -Non, au-delà encore  
 Ou le don à la mort  
 Mon ami  
 Fond comme un aigle  
 -Toi et moi...
  
- ❖ ***Au lendemain d'un soir d'adieu***  
***Les âmes ont tiré le rideau***  
***Pour veiller sur elles-mêmes.***
  
- ❖ *Apprendre à vivre sa souffrance*  
*Apprendre à vivre son bonheur*  
*Passer à la surface des êtres, des choses, du temps.*  
*C'en sera fait.*  
*Nous serons toujours pauvres.*  
*Les biens spirituels*  
*Nous pousseront après un instant*  
*Dans la cohue des devoirs et du feu.*  
*Parfois nous y connaissons le calme.*  
*La vie nous mènera, avec sa mort de sœur,*  
*Comme une balayeuse absorbée,*  
*Parfois*  
*A la proximité de cieux immenses*  
*Et muets.*
  
- ❖ Niche ici, niche là, la vérité n'est pas loin  
 Ton être de toute éternité  
 Prière aux flammes sombres  
 De consumer toute raideur  
 Et de laisser sans tristesse  
 Comme un drap ce corps aux aléas du vent.
  
- A présent les fragments de l'homme,**  
**Promenés,**  
**Petites pierres des berges**  
**Où l'oubli de mon nom**  
**Reçoit d'autres grèves**
  
- ❖ ***Le cœur est dans toutes les couleurs visibles.***  
***Un immense est naissant.***  
***Les marcheurs accompagnent une funéraille***

- ❖ Respirer, les yeux fermés contre l'ami qui me recueille. Ne meurs pas maintenant, pas de ton âme. Aucun bonheur ne bat, mais pour le peu de le rêver, et peut-être de le connaître, vivre. Et aller d'abord peut-être, comme d'un sommeil jusqu'au jour nouveau.

- ❖ **E4** *Dans le bleu épais nagent des âmes amies,  
Avec des retours, des regards, des allants,  
Des forces, des aplombs,  
D'immenses couronnes de bénédiction.  
Le tout dans des mouchoirs de peau, des laits d'esprit,  
De l'amour, et le froid vital.  
Et tout les cercles passent par mon cœur.*

- ❖ Je sais  
Nous sommes venus  
Pour vivre le pire  
Pour le meilleur  
Nous sommes venus pour vivre  
J'ai déjà perdu quelques amis  
Quelques amis et un proche  
Ils vivent toujours  
Je les sent  
Ils sentent que ça dure  
En dehors, ça se voit  
On s'occupe  
On se pare  
On lève la tête vers des statues  
Imagées  
C'est là qu'on croit qu'on va aller  
Pour mon malheur  
Pour mon bonheur  
Des êtres simples m'ont parlé,  
Des anges se sont approchés  
Nous allons  
C'est une époque obscure  
Belle quand on le peut  
-Le dire à ceux qui resteront?-  
Une époque obscure  
Dans ce qui croupit  
Dans ce qui se vautre  
Ce qui meurt de peine  
Ne sait plus de force  
L'amour et ses anges  
L'amour et les anges  
Ils sont là  
Dans les boîtes alimentaires  
Dans l'alcool fade et aigre  
Sur la table sale  
Dans les chaussures humides  
Dans la rue mourante  
Dans les passants confits  
Dans la cellule de mon frère  
Dans le parquet qui me ramasse  
Le lit où je pourris

Dans les machines mortes  
 Dans le temps qui s'avance  
 Dans le temps immobile  
 Dans la légende de notre errance  
 Dans cet invraisemblance  
 Dans le privilège de voir  
 Souveraine vision cette extrémité  
 Le pendule au bout de sa course  
 L'homme aux confins des glaces  
 Le crépuscule de deux cent ans  
 Le crépuscule de nos milliards de vies  
 Le crépuscule  
 De notre confrérie  
 Laquelle voulait en son centre  
 Un feu bleu et bas  
 L'amour et les anges sont là  
 Le feu est allumé  
 Les hommes marchent les mains aux poches  
 Leur nuque est coudée  
 Leurs yeux cassés cognés flétris  
 Je suis chez moi  
 Je ne parviens pas à enlever mon écharpe  
 Je vois mes frères  
 Nous sommes par millions  
 Et par millions et par millions  
 Je vois  
 Je vois  
 J'ai froid  
 Je vois  
 L'amour et les anges sont là

❖ *Bientôt viendra la nuit,  
 éclatée, contenant du monde.  
 Le ciel sera de nouveau le corps de notre esprit,  
 L'autre de la terre.*

❖ Vent et deuil  
 Deuil et temps  
 Temps et œil  
 Œil et blanc

Blanc et deuil  
 Deuil et vent  
 Vent et seuil  
 Seuil et temps

Temps écueil  
 Œil étant  
 Blanc et seuil

Seuil et temps  
 Temps et deuil  
 Deuil et vent.

- ❖ Quand revient au monde le ciel égaré  
 Quand revient au ciel le blé des étoiles,  
 Quand revient la croisée des êtres chauds et bons que la nuit a repris à la nuit,  
 Quand revient l'abîme de la naissance au noir,  
 Quand reviennent la connaissance du chaud et du froid, du clair et de l'obscur, de l'humble et du nu, du frémissement, de la vacuité
- E -5** *Alors je veux repartir, retrouver mes forces, retrouver mon lieu à cette croisée qui me hante,  
 Qui m'initie, me mandate et ne cesse de me surplomber sans me laisser paisible jamais en une adoration,  
 Cette vitrée d'étoiles, éclatage de ma vie,  
 Je veux aller là où le froid prend naissance,  
 Où le ciel est né de la terre.  
 Au vent une nouvelle fois  
 Après l'immense monde  
 A le chercher.*

*Je veux dépasser la haie d'arbres maigres,  
 Accéder au tertre où l'amour décompose  
 Ce qui lui est mélangé.  
 Bien que tout ressemble à la mort  
 La beauté est telle  
 Que l'espace même est bénédiction,  
 Tout en lumière,  
 Avec agenouillement des immobiles.*

#### Annexes :

**Ils traversaient des heures sèches  
 Et leurs paupières savaient  
 Les jeux de la mort dans l'hiver des hommes  
 Et le cri de ce qui vit, dans l'insigne bonté du gel.**

- ❖ L'amour pour contrer une érosion intérieure, pour aider le cerveau, rappeler ce qui descend dans la mort et s'engouffre avec la peur dans les parois de l'être. Même efforcé, c'est pour préserver la quête de la vérité, pour la faire demeurer encore possible, lui donner un recours dans le temps, que le coeur ne rompe pas en trombes, résiste aux lumières et aux abîmes, échappe aux formes des animaux, et à celles des hommes.